

# I

Avignon  
un après-midi de juillet  
fin du 2<sup>e</sup> millénaire

Cher Morisco,

Serez-vous surpris si je vous annonce que je traverserai cette saison du festival, en traînant après moi votre ombre comme on traîne un âne mort ? Que je ne suis pas seule à être affectée par votre absence, récidive qu'ici tous nous savons fruit d'un calcul ? Vos fidèles s'interrogent - et pour cause - sur cette nouvelle abstention sans excuse, cette disparition sans trace... Déjà, certains de vos ennemis en font des gorges chaudes, parlent de « caprice de diva », d'autant que, et cela, vous ne pouviez pas l'ignorer - paradoxe qui vous ressemble -, le rituel de cet été comporte la reprise d'une partie de votre œuvre dramatique, avec en guise de clôture, un hommage de vos pairs pour tous les services que vous rendez au comité.

Si j'en crois la rumeur, car débarquée depuis peu, je n'ai pas fini de compulsier la copieuse brochure

recueillie à l'agence, les troupes du off elles-mêmes ont presque toutes inscrit à leur répertoire au moins deux parmi vos drames les plus joués à Paris et dans les capitales du monde qui vous ont intronisé, à savoir, *L'homme de Mantanzas*, et d'autre part, *Dans le patio où pleurèrent les Sultanes*, accommodés sans aucun doute à des sauces avignonnaises piquantes à souhait.

Bref, côté cours d'honneur et côté jardins d'obscurité, côté basiliques de la culture et côté humbles chapelles enfouies, partout sera célébré un culte à la grande figure, déjà vieille vieille, je le précise pour malicieuse mémoire, qui incarna, deux décennies durant, la production française contemporaine dans ce qu'elle a donné de meilleur. Vous, pendant ce temps-là, vous nous jouez la fille de l'air, le baladin évanoui, le dieu caché... De plus, - que l'on me pardonne ce pastiche douteux qui s'impose - vous me fendez le cœur, vous faites de moi une âme en peine au milieu de ce tohu-bohu inaugural qui sans vous m'est un désert.

Bien entendu, vous n'ignorez pas que j'ai toujours préféré aux plus prestigieuses mises en scène de vos textes les lectures que j'en fais pour ma part en solitaire et mes interprétations on ne peut plus partiales, difficiles à cautionner. Ma glose personnelle de votre œuvre reste entre nous deux un sujet permanent de discorde et suscite parfois des fâcheries que nous prenons très au sérieux. De sorte que me laisseront de glace toutes ces représentations, grâces offertes ou pensums tout juste supportables, parmi la surenchère en créativité dont l'Avignon nouveau cru fera ses preuves. Seront encore en montre cette fois-

ci, les inflexions de voix, les jeux de miroirs, les mises en espace de la solitude et de l'exil (sable, aquarium, marigot, que sais-je), les redondances posturales censées fournir des éclairages au discours de l'auteur, etc., toutes sortes de ces belles façonneries théâtrales qui auraient fait hérissier les rares épis au sommet de votre crâne comme elles ne tarderont plus guère à m'horripiler.

C'est pourquoi, en attendant, j'ai préféré fuir cet après-midi les prémices d'une célébration malencontreuse à mon gré. J'aime mieux, hors les murs, dans un esseulement à ma convenance, songer à nos vagabondages d'autrefois, à nos confidences mutuelles, à ces farces en solo que vous me jouiez dans la marge des agitations du festival dont vous êtes en même temps l'un des maîtres d'œuvre. Il faut aussi que je parvienne à en finir avec cette lettre-ci qui revêt pour moi une telle importance alors que je n'ai cessé d'en différer la rédaction depuis plusieurs mois...

Néanmoins, je continue à me poser des questions : « A quoi bon me hâter maintenant ? Ai-je raison de lui écrire ? Ai-je tort ? Ai-je bien choisi le moment de passer aux aveux ? » D'ailleurs, qui nous dit que vous ne réapparaîtrez pas d'un moment à l'autre ? Que vous ne surgirez pas, échappé de vos oubliettes, avec armes et bagages, juillettiste ordinaire ? Au lieu d'excuses, nous aurons droit à un de vos propos légers, cruels, pour notre misère et notre réconfort : au moins, Dieu merci, voilà Morisco de retour, tel qu'en lui-même...

Selon son arbitraire coutumier, il instaurera le silence et le dialogue, en règlera selon son bon plaisir le contenu et la durée. Il choisira peut-être de se

cloîtrer dans sa chambre d'hôtel, ligne de téléphone interrompue, obstinément mort au monde extérieur, et chacun de nous aura beau s'arracher les cheveux, la personnalité, artiste de renommée internationale, représentant de la culture, qui était venue à Avignon tout exprès d'Allemagne ou des USA pour faire sa cour au Maître, devra se résigner à repartir bredouille. Ou bien, aux petites heures du jour, on l'apercevra, tantôt à la Taverne du Théâtre où il occupera sa place de choix, en pleine polémique, clouant le bec à un contradicteur, gesticulant sous les bravos, tantôt au coin d'une ruelle, abordant un inconnu ; il entreprendra de lui poser des questions inconvenantes sur sa vie privée tout en fixant de ses yeux de bébé serpent le quidam ainsi mis à la torture.

Quant à moi, j'aurai réintégré mon poste d'accompagnatrice, depositaire de vos fantaisies et de vos humeurs. Sous les morsures du dépit, tout un chacun, qui du clan, qui de notre entourage le moins proche, se verra contraint d'admettre que le mystère de votre disparition passagère n'était pas signe de faille dans notre liaison, dans cette fraternité agaçante à la façade si précaire et factice, cette chose qui nous unit, indéchiffrable à toutes les sagacités : vous, dramaturge de renom, personne d'autorité reconnue dans le monde des lettres et des arts, moi, écrivailleuse médiocre que vous avez soucieuse de protéger et de présenter à la ronde ; moi, venue de nulle part, c'est-à-dire comme vous d'un archipel lointain de l'Atlantique, moi, descendante de ses esclaves, vous, portant l'héritage de ses maîtres ; moi, femme noire entre deux âges, prête à basculer dans un troisième, à l'altitude de sa vertu desséchante, vous, hidalgo de

proie, au midi de ses plus hautes fringales, mais nous deux liés par la déraison rêveuse d'âmes créoliennes, par nos cheminements versatiles, notre inconfort exquis de déplacés en mal de mondes écartelés.

La bulle de notre compagnonnage, irisée d'aventures et de joies en tous genres, nous ne l'avons pas construite des seules rencontres dont Avignon au soleil nous offre le privilège. Nous l'avons embellie lors de nos retrouvailles à Paris, moins attrayantes, plus malchanceuses. En étaient cause les pluies d'automne ou les glaciations hivernales, saisons de nos passages en coup de vent, entre deux tropicalités, deux avions, deux missions.

Prenant d'assaut esplanades, boulevards, les échos de nos récits mutuels se perdaient dans le fracas de leurs grandes orgues. Il y avait tant à se dire, vous me racontiez tel colloque, telle réunion au sommet de l'Internationale des Lettres, à New York, au Caire ou à Tokyo. Moi, je vous rendais compte de mes expéditions moins spectaculaires, de mes humbles recherches ou bien surtout de quelque récital magique de poésie en quelque lieu non moins enchanté.

Rendez-vous de ces deux illuminés de culture, de ces deux pèlerins de la littérature toujours en errance que nous sommes, Paris, grâce à vous, a fini par apprivoiser celle que je suis devenue. Ce n'est plus cet enfer des concours nationaux, des épreuves orales de juillet, calamiteuses pour étudiante de province, qui se soldaient par des échecs répétés durant ma prime jeunesse. Paris a cessé de même d'être une ville

sépulcre où, quand tout fut consommé pour moi, voici quelques années déjà, j'ai enseveli un temps mes souffrances et ma dérélition. Avec vous aujourd'hui, Paris, ce sont des balades en forme de marathons et aux couleurs des rengaines de l'après-guerre, comme si ressuscitaient pour moi seule et seulement maintenant, par la magie de votre parole, Saint-Germain-des-Prés, la butte Montmartre, de votre prime jeunesse, que j'ai très mal connus. Vous avez offert à mon inexpérience en ce domaine un Paris de légende, avec, en hiver, ses boucliers d'air glacé, ses odeurs métisses et autres merveilles.

Mais la cité des papes demeure pour moi le labyrinthe d'été dont vous m'avez patiemment enseigné les détours, ceux de l'histoire: vous êtes un familier des Clément, des Benoît, et *tutti quanti*; parfois, je soupçonne la présence de l'un d'entre eux à nos côtés, son bras entourant l'épaule de celui qui sait si bien les mettre en scène en les racontant. Vous déchiffrez pour moi les secrets des palais, des cloîtres, comme si vous aviez été vous-même carme ou dominicain, dans une vie antérieure, au cours d'une époque brillante de la ville pontificale. Je reconnais avoir appris à l'aimer. En même temps, vous m'avez initiée à son lacis tressé de relations personnelles, à son inextricable jeu de pistes fertile en aussi farouches haines qu'en ardentes toquades, au sein des respectabilités festalières elles-mêmes. Tout cela ne présente guère d'intérêt pour moi, mais vous êtes un tel chroniqueur mondain, un transporteur de «l'a dit, l'a fait» tellement tellement irrésistible!